

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00 payable à avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ème} ANNÉE, No 311.—SAMEDI, 19 AVRIL 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BOURSAULT, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE PRINTEMPS DE LA VIE
(De la Famille)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 AVRIL 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Notes sur la littérature hébraïque, par Paul Durand. — Bibliographie : " Feuilles d'Erable ". — L'église Notre-Dame de Bonsecours, par E. Z. Massicotte. — Nos Gravures : M. de Bismarck ; Le chancelier de Caprivi ; M. Szapary ; Le printemps de la vie ; Maison des gouverneurs des Trois-Rivières. — En fumant, par Roul Renault. — Propos du docteur. — Notes et Faits, par J. Alcide Chausse. — Poésie : J'avais vingt ans, par Lorenzo. — L'oncle Jules, par Jean de Nivelles. — La mode pratique, par Cousine Jeanne. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Le printemps de la vie. — A travers le Canada : Maison des anciens gouverneurs des Trois-Rivières. — Portraits : Le général de Caprivi ; Le comte J. Szapary ; Le prince de Bismarck. — Vue de l'église de Notre-Dame de Bonsecours en 1848. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

Le prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ sera publié à seize pages et contiendra la table des matières du volume six.



* * Je viens de parcourir un volume de vers nouvellement paru, les *Feuilles d'Erable*, par W. Chapman, et cette lecture m'a reporté aux deux époques où je me suis permis de courtiser les muses.

La première fois que j'ai fait des vers, j'avais quinze à seize ans, c'était une lettre rimée adressée à une personne que je n'avais jamais vue et que je n'ai jamais rencontrée non plus, mais qui jouissait d'une certaine réputation peu enviable ; je lui exprimais dans un style incendiaire des sentiments que je ne connaissais pas.

Mes vers tombèrent entre les mains d'un pion qui les remit au principal, et celui-ci, rendant justice au fond comme à la forme de l'œuvre, m'en récompensa en me mettant à la porte du collège.

Mon père, plus indulgent et plus raisonnable, lut la chose, haussa les épaules et dit en me regardant d'un air de profonde pitié : " Effet purement physique, c'est la croissance."

Je commençais, en effet, à croître d'une manière inquiétante, tout en longueur.

La seconde épreuve que je fis de la langue des dieux arriva beaucoup plus tard, au Canada, et mon produit rimé parut d'une telle force à un citoyen de Saint-Jean, que je ne connais pas, qu'il s'empressa de le mettre en musique.

C'était une punition, un supplice que j'avais

peut-être mérité, mais qui ne laisse pas que d'être bien dur.

Cette malheureuse romance, que de fois l'ai je entendue bôler en nombre d'endroits de la province, au nord, au sud, à tous les points de la rose des vents, et que de remords mérités elle m'a causés !

Que voulez-vous, je ne suis point poète, et j'aurais toujours dû m'en tenir à mon premier vers, comme le fit mon ami si regretté, Provencher.

Un jour qu'il venait de me donner une semonce carabinée à propos justement de ma dernière machine, je lui demandai :

— Voyons, Provencher, n'avez-vous jamais tâté vous-même de la poésie ?

— Comment donc, comme tout le monde, mais je n'ai fait qu'un vers dans ma vie, et...

— Et ?

— Et, ma foi, quand j'ai vu qu'il ne rimait pas, je me suis arrêté.

— Comment, il ne rimait pas ?

— Eh non ! il se terminait par *triomphe*, qui n'a pas de rime !!!

Oh ! Provencher, combien de poètes auraient dû l'imiter, dans notre bon pays canadien, au lieu de continuer à faire de mauvaises imitations de vers en style fané, usé, vieillot, enflé, boursoufflé...

* * Je ne voudrais, pour rien au monde, faire de la peine à Chapman, mais je crois un peu de mon devoir de le mettre en garde contre la tournure de phrases qu'il semble avoir adoptée.

Ce qui lui manque surtout, est le naturel ; on sent trop que l'idée est entrée, gonflée et c'est à coup sûr le meilleur moyen de ne pas atteindre le but qu'il se propose sans doute, d'émouvoir et d'élever l'esprit.

La plupart des sujets des *Feuilles d'Erable* ont déjà été traités tant de fois de la même manière, que le lecteur n'y trouve guère de nouveau.

Un seul, peut-être, *Un groupe*, est l'ébauche d'un petit tableau de genre qui pourrait devenir assez bon en étant retouché.

Il y a nombre de sonnets, mais on en fait tant de médiocres qu'il faut en écrire un très bon pour être remarqué.

Quant aux poèmes patriotiques nous commençons à être saturés des mêmes redondances, des sempiternelles mêmes phrases :

Nos pères, oubliés par la cour de Versailles,
Bien qu'ils eussent gagné la dernière bataille,
Avaient cédé Québec aux Anglais triomphants.
La France, hélas ! venait de vendre ses enfants.

(Les Inciviles).

Nos ancêtres, soldats et laboureurs stoïques,
Après un siècle entier de combats héroïques,
Aux plaines d'Abraham succombèrent enfin,
Ecrasés par le nombre et vaincus par la faim,
Car le roi Louis XV, aux bras d'une maîtresse
Se souciait fort peu de colons en détresse,
Était demeuré sourd au sanglot déchirant
Qui s'élevait des bords en deuil du Saint-Laurent
Et nous fûmes vaincus.

La France à l'Angleterre
Sans honte et sans remords livra la noble terre...

(La Mère et l'Enfant).

Et plus loin la même pièce de vers :

Voilà plus de cent ans que la France a vendu,
Au bord du Saint-Laurent, son enfant perdu ;
Voilà plus de cent ans que sa noble oriflamme
Lui fut ravie, hélas ! par un Bourbon infâme...

Mais tout cela n'est pas neuf, cela a été dit, très bien dit déjà par Fréchette, puis ressassé par d'autres et continuer par une foule d'imitateurs.

La *Légende d'un Peuple* est faite, il faut donc choisir un autre sujet, à moins que le nouveau venu ne soit très fort et ne puisse éclipser son maître.

Ce nouveau, je ne le connais pas encore.

Non, il faut absolument sortir des sentiers battus, car à force de dire que l'on est jeune on finit par radotter. Il ne s'agit pas de retomber en enfance.

La conquête, la cession plutôt, la dernière guerre de Montcalm, Wolfe, Lévis, Vaudreuil, tout cela est épuisé, fini, ou du moins il faut en finir, le public en a assez, en est saturé.

Du nouveau, du moderne, du frais, quelque chose d'original, de typique, de sérieux, de gai, de léger, de tout ce que l'on voudra, mais que les

poètes canadiens qui s'aventurent tâchent d'être quelqu'un et que l'on ne se demande pas toujours en lisant des vers : " Tiens, qui imite-t-il, où ai je lu cela ? "

Tenez, j'aime mieux les deux petites pièces de Legendre, *Bébé dort* et *le Baptême*, que tout un volume de vers comme on en voit paraître beaucoup.

Que Chapman travaille, qu'il se mette à l'œuvre carrément et, alors, je ne vois pas de raison pour qu'il ne produise pas quelque chose de bien, s'il est vraiment poète.

* * J'ai parlé tout à l'heure de style boursoufflé, fané, sans mesure, et malheureusement la prose nous en offre des exemples tout comme la poésie.

Vous savez que j'ai relevé dernièrement des fautes grossières dans un traité de géographie et que cela m'a déjà valu quelques colonnes d'insanités destinées à m'atteindre, mais qui passent sans même m'éclabousser.

Cela continue et c'est le même auteur qui promène sa prose dans un autre journal sous une autre signature, anonyme celle-là.

Il paraît que le seul fait d'avoir relevé des absurdités signifie que je traite tout le monde d'imbécile.

Lisez :

" Nous sommes donc tous des imbéciles ! "

" Imbéciles ces évêques et ces autres membres du Conseil de l'Instruction Publique, qui ont approuvé les modestes livres de cet auteur ; imbéciles ces directeurs des études qui ont introduit ces livres dans les séminaires, dans les collèges, dans les académies ; imbéciles ces institutrices, ces instituteurs qui ont mis ces livres entre les mains de leurs élèves ; imbéciles ces milliers de parents qui n'ont pas arraché ces livres des mains de leurs enfants. C'est M. Leduc qui l'insinue ! "

C'est signé : " Un ancien élève. "

Eh bien ! en voilà bien d'une autre, maintenant, il va bien l'ancien élève ; puis il parle du Pape, des autorités du pays, me dit que j'ai fait la guerre de 1870-71, et finit par *Credo*.

Comme style, c'est d'un joli, mais d'un joli !!!

Voilà cependant où on en arrive en perdant la tête, et ce vieil élève se figure qu'un seul lecteur de sa prose va le croire ! Jamais de la vie, tout cela porte à faux, il y a trop d'exagération, de boursoufflage, ce n'est pas une réponse, c'est un *engueulement* (pardonnez-moi le mot), mal pensé, mal fait, mal digéré, cela dépasse le but, il n'y a rien là dedans puisque tout est outré et enflé.

Et dire qu'il va peut-être y avoir comme cela une centaine de pauvres diables qui vont continuer à s'exercer contre moi et que les fautes de géographie ne seront pas corrigées !

Enfin, si cela les amuse, tant mieux ; quant à moi, comme j'ai la raison, le droit et le bon sens de mon côté, je m'en moque comme de Colin Tampion.

* * Notre pays vient de perdre en la personne de l'honorable P.-J.-O. Chauveau l'un de ses hommes les plus remarquables et dont les talents font le plus grand honneur à notre nationalité.

C'est le premier auteur canadien que j'ai lu, il y a vingt ans, alors que, ne me doutant guère que je viendrais peu de temps après planter ma tente sur les bords du Saint-Laurent, j'étudiais la littérature canadienne afin de me faire une idée du pays, et l'élégance, la fécondité et surtout le profond patriotisme de cette excellente plume m'avaient tout aussitôt frappé.

Plus tard, je l'ai connu personnellement et, chaque fois que j'ai eu le plaisir de le voir, c'est toujours avec bonté qu'il m'accueillait, m'encourageant, me donnant des conseils, et j'ai passé de bien bonnes heures avec lui, en causant littérature ou science.

A la nouvelle de sa mort, une assemblée de la Société St Jean Baptiste de Montréal fut aussitôt convoquée et son président, M. L. O. David, dans un style sobre, élevé, énergique et plein de patriotisme s'exprima ainsi :

Messieurs—Un triste événement nous réunit.

Nous venons exprimer les regrets que nous fait éprouver la mort d'un homme dont la vie a été bonne, utile, glorieuse.

Je suis heureux de voir l'empressement avec lequel les

hommes les plus distingués ont répondu à l'appel de l'association Saint-Jean Baptiste. Le défunt a droit aux témoignages d'estime et de sympathie qui éclatent autour de sa tombe, il mérite les hommages dus à cinquante années de travaux, de vertu et de dévouement à son pays.

Oui, pendant un demi-siècle il a été l'une des âmes les plus vivantes, l'un des cœurs les plus chauds de notre nationalité, l'une des intelligences les plus fécondes de notre pays. Poète, orateur, journaliste, jurisconsulte, homme d'État, il a parcouru toutes les carrières et laissé partout derrière lui un sillon lumineux dont rien ne ternit l'éclat. Il a prononcé des discours dont le retentissement a été immense et se prolongera dans la postérité aussi longtemps qu'on parlera français sur les bords du Saint-Laurent, c'est-à-dire toujours, il a été, à certains moments, la personnification la plus éclatante de notre enthousiasme pour les gloires de notre passé et de nos espérances dans la grandeur de notre avenir. Nul n'a plus que lui attiré l'attention de notre mère-patrie la France sur l'enfant qu'elle avait abandonné dans les forêts de l'Amérique du Nord : nul ne lui a plus appris à admirer ce que cet enfant a fait pour être digne de sa mère, pour rester fidèle à son nom, à son drapeau.

Québec, la cité de Champlain, où il est né, qu'il aimait tant et dont il a si souvent célébré les gloires immortelles, Québec pleure en ce moment agenouillé autour de sa tombe. Montréal, où il a vécu si longtemps et qu'il a édifié par l'exemple de ses vertus et de son patriotisme, doit sympathiser avec la vieille capitale dans sa douleur.

Le deuil de Québec est le deuil de la patrie tout entière."

Ces paroles sont en effet l'expression des sentiments de tout le pays Canadiens-Français, et la disparition de cet homme de bien et de ce littérateur distingué crée un vide difficile à combler.

Nos lecteurs trouveront le portrait et la biographie du regretté défunt dans le No 268 du MONDE ILLUSTRÉ.

Paul Durand

NOTES SUR LA LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

La littérature hébraïque est étroitement liée à l'histoire de l'Église ; elle est comme le brillant aurore d'une splendide journée d'été, le prélude d'un magnifique concert, le premier acte d'un drame sublime, d'une épopée grandiose.

Cette littérature se fait remarquer par sa simplicité, et c'est justement ce qui la rend belle entre toutes.

Écoutons Fénelon exalter les beautés de l'ancien Testament : " Jamais, dit-il, Homère n'a approché la sublimité de David dans ses cantiques, jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu. Qu'y a-t-il de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple. Il y a autant de différence entre les poètes profanes qu'il y en a entre le véritable et le faux enthousiasme."

La Pentateuque de Moïse est le plus ancien ouvrage et aussi le plus beau. Il est comme un astre brillant qui guide les peuples chrétiens dans leur marche sur l'océan des âges. Le livre du grand prophète est rempli de pensées sublimes et simples. Des discours vraiment pathétiques et admirables, des poésies tendres et suaves, des descriptions frémissantes de poésies, et pleines de belles paroles pour peindre les splendeurs de la nature, sont renfermés dans cet ouvrage merveilleux que ceux d'Homère et de Virgile n'ont pu égaler.

Nous voici à David, le roi des lyriques, comme dit Lamartine, le premier des poètes du sentiment.

Le psalmiste, convaincu des grandes vérités qu'il proclame, nous enthousiasme et fait vibrer les fibres de nos âmes. Le sublime, la force des sentiments, le feu sacré, l'exaltation d'une âme sainte et pure, la simplicité des premiers âges sont les principales qualités de ces psaumes que nous admirons tous aujourd'hui. Laissons parler M. de Lamartine : " Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves ! Jamais la pensée du poète ne s'est adressée si haut et n'a lui si juste ! Jamais l'âme de l'homme ne s'est répandue devant l'homme et devant Dieu en expressions et en sentiments si sympathiques, si tendres si déchirants ! Tous les gémissements du cœur humain ont trouvé leur voix et leur note sur les lèvres et sur la harpe de cet homme, et si l'on remonte à l'époque reculée où de tels chants retentissaient sur la terre, si l'on pense qu'alors la poé-

sie lyrique des nations les plus cultivées ne chantaient que le vin, l'amour, le sang et les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Élide, on est saisi d'un profond étonnement aux accords mystiques du Roi-Prophète... Lisez de l'Horace, ou du Pindare après un psaume : " Pour moi, je ne le peux plus !"

Isaïe, cette autre illustre figure, a excellé dans un genre que possède nulle autre littérature, le genre prophétique.

Son style, est imagé et cadencé ; il a une manière tout à fait personnelle de tourner ses phrases. Ses pensées sont presque toutes sublimes et très éloquentes. En le lisant, on sent l'homme convaincu des grandes vérités qu'il avance.

Chénéddollé dit que le prince des prophètes

... armé de ses ailes de flamme,
Rapide et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siège l'Éternel,
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

Qui n'admire le sombre Ezéchiel, et tremble à ses prophéties terrifiantes.

" Ce prophète, dit le Dr Lowth, quant à l'élévation est bien inférieur à Jérémie, mais pour le sublime, il l'égalé Isaïe même. Il est vrai que c'est dans un genre bien différent... C'est la terreur qui domine chez lui."

Les écrits de Daniel sont remplis de beautés et charment l'âme par une poésie douce, et une simplicité des plus primitives.

Inclinons nous devant ce sage des sages, Solomon qui surpassa par son faste, ses richesses et sa sagesse tous les rois de l'antiquité. Ce puissant monarque fit des écrits naturellement pleins de la plus haute sagesse. Nous remarquons parmi ses chefs-d'œuvres, le Cantique des Cantiques, rempli d'une poésie harmonieuse et attendrissante, les proverbes, la sagesse, que l'auteur des *Soirées de St-Petersbourg*, tenait en très haute estime.

Les Lamentations de Jérémie sont ce qu'il y a de plus beau dans le genre élégiaque. Il est le seul écrivain qui selon l'expression de Bossuet a égalé " les lamentations aux calamités."

On voit par ces quelques notes que la littérature hébraïque renferme une mine inépuisable où devraient puiser les amoureux du beau et du bon. La Bible, livre sublime, le premier des livres, le chef d'œuvre des chefs d'œuvre, sera toujours parmi les peuples chrétiens comme le conseiller sacré de leurs faits et gestes, un second oracle.

Les savants qui autrefois ont nié les vérités renfermées dans la genèse, sont aujourd'hui obligés de rendre hommage à ces mêmes vérités et de s'incliner devant Dieu, l'architecte de l'Univers.

Paul Durand

BIBLIOGRAPHIE

" FEUILLES D'ÉRABLE "

M. Chapman ne pouvait trouver un titre plus approprié pour le joli recueil de poésies qu'il vient de faire paraître chez Gebhardt-Berthiaume L. & P. Co., de la rue Saint-Gabriel. Véritables feuilles d'érable en effet que ces pages toutes imprégnées du sentiment national.

La première est dédiée à la France, puis viennent, nous prenons au hasard, L'Érable, Les Invincibles, Les deux drapeaux, Le Huron, Cadieux, l'Aurore Boréale, La Forêt Vierge, Le Saguenay, Les Derniers Montagnais, en tout soixante pièces, dont quelques-unes, comme Les Invincibles, comptent plus de trois cents vers. A la France encore est dédiée la dernière ; nous en détachons quelques strophes :

Vieille Gaule ! pays des dévouements épiques,

Toi qui peuplas jadis les bords du Nouveau-Monde,

Qui penches si souvent ta mamelle féconde
Au peuple soupirant après la liberté.
Écoute ! Sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple, à la force homérique,
Qui se souvient toujours que tu l'as allaité !

Les *Feuilles d'Érable* de M. Chapman devraient se trouver dans toutes les maisons canadiennes.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE BONSECOURS

LE MONDE ILLUSTRÉ, dans les numéros du 25 septembre 1886 et du 5 février 1887, a déjà publié différentes gravures de cette église si chère aux montréalais.

Celle que nous donnons aujourd'hui n'a jamais paru dans aucun journal.

Elle se trouve en tête du *Manuel du pèlerin de Notre-Dame de Bon-Secours, à Montréal*, édité en 1848. Ce petit livre, qui me paraît rare, renferme une notice historique " tirée d'en partie d'une chronique fort curieuse sur les anciens monuments de Montréal, publiée dans les *Mélanges Religieux*, en 1842 et 1843, par Son Honneur J. Viger, premier maire de Montréal, à qui le pays est redevable des plus intéressantes recherches archéologiques."



L'église de Notre-Dame de Bonsecours en 1848

Dans le but d'être utile aux chercheurs, nous avons résumé cette notice dans le tableau chronologique suivant :

1657. M. de Maisonneuve, fondateur de Montréal, donne à la sœur Bourgeois un terrain situé à 400 pas en dehors de l'enceinte de la ville pour y élever une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Bon-Secours.

Les fondements en pierre furent jetés la même année.

1659. La Sœur Bourgeois reprend son projet qu'elle avait été forcée d'abandonner. Le bâtiment dressé était en bois et mesurait 40 par 30 pieds.

1672. 30 Avril : M. Chevrier, P.S.S., remet à la Sœur Bourgeois une petite statue de la Ste-Vierge vénérée depuis plus d'un siècle et donnée par les seigneurs de Fleury, associés de la Cie de Montréal.

1673. La première chapelle est remplacée par un édifice en pierre.

1675. 25 Août : Bénédiction solennelle de cette église.

1754. L'église devient la proie des flammes.

1771. Pose de la première pierre d'un nouvel édifice.

1772. Fin des travaux.

1773. 30 Juin : Bénédiction solennelle. Dimension : nef 70 x 46 pieds. Chœur 32 x 30 pieds.

1831. Vol de la statue vénérée là depuis 160 ans. Elle ne fut pas retrouvée.

1886. Restauration de la façade de l'église.

E. J. Massicotte

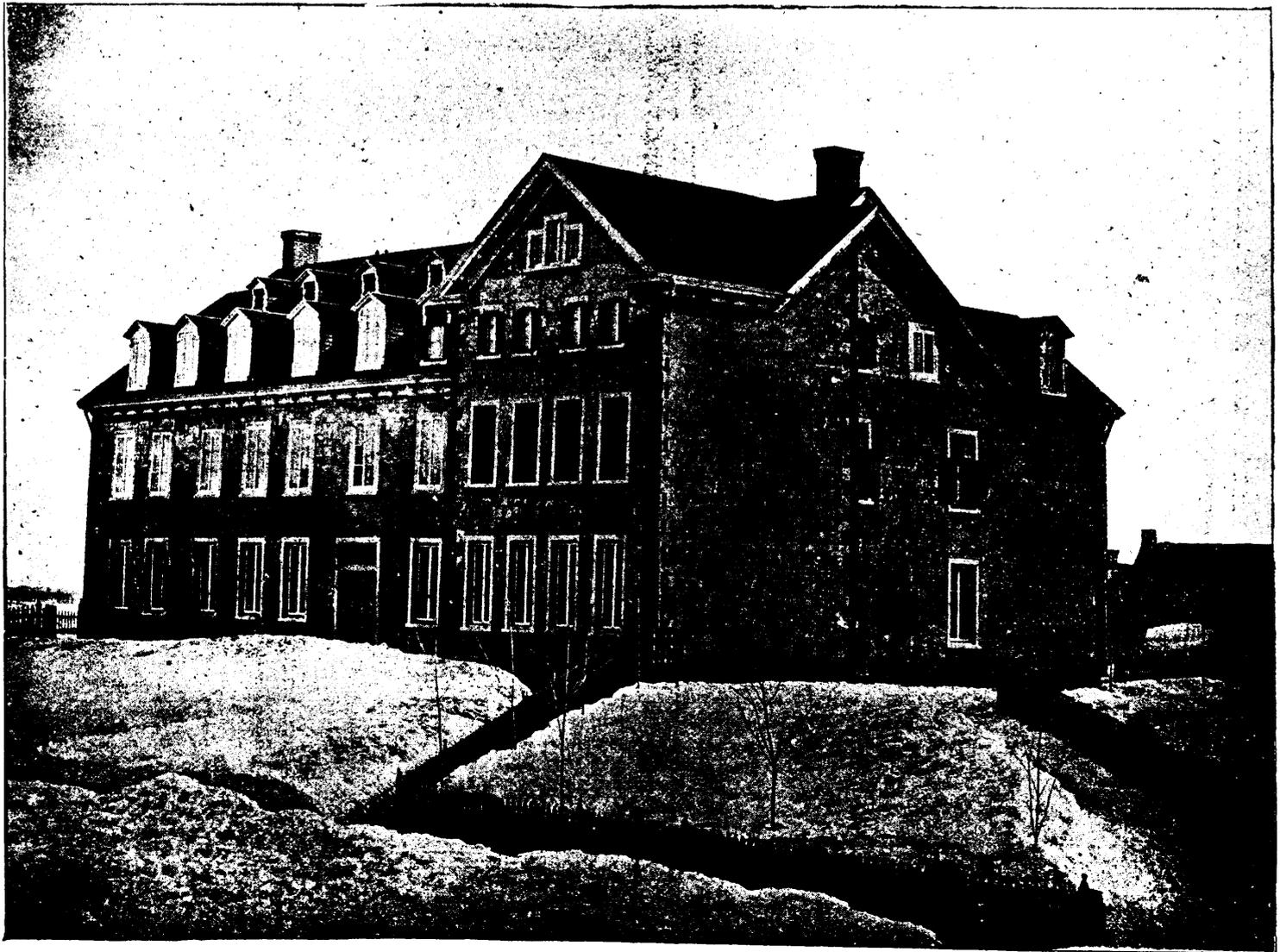


LE GÉNÉRAL DE CAPRIVI
LE NOUVEAU CHANCELIER DE L'EMPIRE D'ALLEMAGNE

(Du *Monde Illustré* de Paris) ☐



LE COMTE J. SZAPARY
CHEF DU GOUVERNEMENT HONGROIS



A TRAVERS LE CANADA. — MAISON DES ANCIENS GOUVERNEURS DES TROIS-RIVIÈRES
Photographie Pinsonneault. — Photo-gravure Armstrong

NOS GRAVURES

M. DE BISMARCK

C'est un fait accompli, M. de Bismarck a donné sa démission et cette démission a été acceptée.

L'empereur a adressé une lettre au prince de Bismarck pour le remercier des services *inoubliables* qu'il a rendus durant sa longue carrière, et pour lui conférer le titre de général de cavalerie, avec le rang de feld-maréchal. Dans une autre lettre, l'empereur confère en outre, au prince, le titre de duc de Lauenbourg.

La démission du chancelier a produit une émotion considérable à Berlin où personne ne s'attendait à une issue aussi immédiate de la crise latente qui existait depuis un certain temps déjà.

M. de Bismarck ayant, dit-on, l'intention de ne plus habiter Berlin, on a opéré le déménagement de tous les objets à lui appartenant, au palais de la Wilhelmstrasse. Le prince est rendu à Friedrichsruhe, sa résidence favorite, depuis le 1er avril, date à laquelle on a fêté le soixante-quinzième anniversaire de sa naissance.

A l'heure où disparaît de la scène politique l'une des plus grandes figures de ce siècle, n'est-il pas curieux de retrouver dans le livre si captivant de Mme Carette : *Souvenirs intimes de la cour des Tuileries*, une page consacrée à M. de Bismarck, et qui nous montre le chancelier sous un jour différent de celui où l'on a coutume de l'envisager. Voici le passage, extrait de ce livre plein d'intéressants détails sur la période brillante de la cour impériale :

“ A un grand bal donné à cette époque aux Tuileries, pendant le cotillon que je conduisais, la pensée malicieuse me vint d'offrir au comte de Bismarck retiré dans un coin d'où il regardait les danses, un bouquet de rose qui devenait le signal d'un tour de valse. M. de Bismarck était alors l'objet de l'attention générale. Il accepta le bouquet et, se conformant à l'invitation que je lui adressais, il me fit valser le mieux du monde à travers le tourbillon des danseurs.

“ Ce petit incident, peu en rapport avec la gravité de M. le comte de Bismarck et avec le rôle qu'il jouait déjà dans les affaires du monde, amusa beaucoup les souverains et les autres assistants, car on ne s'attendait guère à voir M. de Bismarck

se mêler au groupe de la jeunesse. En me reconduisant à ma place, il enleva un bouton de rose artificiel qui ornait le revers de son habit, et me l'offrant :

“— Daignez, madame, me dit-il, le conserver en souvenir du dernier tour de valse que j'aurai fait dans ma vie, et que je n'oublierai pas ”.

LE CHANCELIER DE CAPRIVI

C'est au général de Caprivi que Guillaume II a conféré le titre de chancelier de l'empire d'Alle-

major et fit toute la campagne en cette qualité.

En 1870, il était lieutenant-colonel, chef d'état-major du général Von Voigts-Retz ; il fit les campagnes de Metz et de la Loire.

En 1872, il devint colonel et rentra à l'état-major général, où il se distingua par ses travaux sur l'artillerie. En 1878 on lui donna le commandement de Metz, et ce fut lui qui traça les plans des nouveaux forts de la ville.

Quand, en 1883, le général de Storch abandonna le ministère de la marine, Guillaume Ier nomma le général de Caprivi vice-amiral et chef de l'amirauté.

Il ne quitta cette charge qu'en 1888, pour devenir commandant du 10e corps à Hanovre.

Toute la carrière du nouveau chef de la politique allemande est donc militaire et rien que militaire.

M. SZAPARY

La crise ministérielle qui vient de se produire en Hongrie, et qui a amené la retraite de M. Tisza, s'est terminée par l'arrivée au pouvoir du comte Szapary, dit le *Temps*, passe du département de l'agriculture au poste de chef du gouvernement. Il avait accepté l'an passé ce portefeuille modeste après avoir rempli pendant deux ans, de 1873 à 1875, les fonctions de ministre de l'intérieur, et pendant près de neuf ans, de décembre 1878 à février 1887, celles de ministre des finances.

Le comte Szapary, à la différence de son prédécesseur qui appartient à la petite noblesse, est membre de l'une des plus grandes familles de l'aristocratie magyare. Il a moins de talent de parole que de capacité administrative.

Son grand avantage sur M. Koloman Tisza réside uniquement dans ce fait qu'il ne soulève ni à gauche ni à droite les hostilités passionnées que provoque cet homme d'Etat.

LE PRINTEMPS DE LA VIE

C'est bien le printemps de la vie qui éclaire ce charmant visage d'enfant qui orne notre première page.

Dans son cadre de vigne vierge, avec ses cheveux flottants et son grand chapeau, comme la fillette est mignonne et quel dommage que pour elle— comme pour tous hélas !—le printemps ne puisse durer toujours !

MAISON DES GOUVERNEURS DES TROIS-RIVIÈRES

Sur le Platon fut construit, en 1634, un fort de bois dont les canons commandaient le fleuve et la ville ; il était démoli vers 1670. C'est en 1723 que l'ingénieur Chaussegros de Léry éleva, sur le Platon, un peu à côté du site de l'ancien fort, la



LE PRINCE DE BISMARCK, ex-chancelier de l'empire d'Allemagne.

magne en remplacement du prince de Bismarck.

Le général Georges-Léon de Caprera de Montecuculli de Caprivi est né à Berlin le 24 février 1831. Son père était juge au tribunal suprême et toute sa jeunesse s'est passée dans un milieu austère et sévère.

Il a fait ses études au collège Werder et s'engagea, à l'âge de dix-huit ans, en 1849, dans le régiment des grenadiers de François-Joseph. En 1850, il était sous lieutenant ; en 1859, lieutenant, et, en 1861, il entra comme capitaine au grand état-major. Il n'y resta que trois ans. Quand la guerre de 1866 éclata, il rentra dans l'état-major comme

grande maison de pierre représentée par notre gravure. A partir de ce moment jusqu'à 1760, les gouverneurs des Trois Rivières y résidèrent. Ce sont Longueuil, les deux frères Vaudreuil, LaChassaigne, Beaucourt, Bégon, Lemoyne. L'histoire de cet édifice serait trop longue à faire pour l'espace que nous pouvons lui consacrer. A partir de 1760 jusque vers 1854 les troupes anglaises l'occupèrent constamment ; de là le nom de "vieilles casernes" qu'on lui donne le plus souvent. Son aspect, depuis 1723 à 1860, resta le même. Lorsque le collège fut fondé, il y a trente ans, on y logea les classes, et alors survinrent des changements dans tout l'ensemble de la construction. Depuis quelques années, le collège s'étant transporté ailleurs, le gouvernement fédéral aménagea à neuf tout l'édifice pour y placer ses bureaux, de sorte que les anciens citoyens ne reconnaissent presque plus la relique du temps passé qu'ils affectionnent tant. On ne saurait dire d'où fut tiré la pierre qui compose ses murs épais. Trois-Rivières est un pays de sable. Plusieurs pensent que l'île de pierre située vis-à-vis le Platon, et qui, du temps des Français, dépassait de beaucoup le niveau du fleuve, a dû fournir ces matériaux. Peut-être aussi la région des Grais, sur le St-Maurice, a-t-elle été exploitée dans ce but. Les comptes de M. de Léry n'en disent rien. Sous les gouverneurs français, quand un personnage quelconque voyageait de Québec à Montréal, il s'arrêtait invariablement au château des Trois-Rivières. Si ces murs parlaient, nous connaîtrions bien des choses ! On y donnait des bals dont quelques-uns sont signalés par les annalistes de l'époque. On a trouvé dans le voisinage des cuillères d'argent qui doivent avoir appartenues au château. Le Platon forme un bel endroit pour la promenade.

BENJAMIN SULTE.



Vous ai-je déjà dit que j'ai été timide au point d'en être bête et que je m'en ressens encore ?

Je vais vous raconter une petite anecdote pour vous montrer combien la timidité nous rend gauches.

Il n'y a pas très longtemps de cela, j'étais en promenade chez une de mes tantes qui demeure à Québec. J'avais fait précédemment la connaissance

de deux jolies brunettes—vive les brunes !—qui ne me déplaissent pas trop.

On était au printemps et il faisait un temps superbe. Je n'avais rien de mieux à faire que d'aller respirer l'air pur et j'obtins pour une promenade sur la rue St-Jean, dans l'espoir de rencontrer les demoiselles que j'avais connues quelque temps auparavant.

La température était si douce que le peu de neige qui restait dans les rues disparaissait à vue d'œil et les trottoirs étaient recouverts d'une glace vive tapissée de deux gros pouces d'une boue bien détrempée. C'est dire qu'il fallait marcher avec précaution pour ne pas piquer une tête dans cette fange.

Je partis donc de Saint-Roch, un cigare au bec et une badine à la main, et je pris la côte du Palais.

J'étais vis-à-vis l'hôtel Albion, dévisageant tout le monde, lorsque je vis les deux demoiselles D*** qui venaient dans ma direction. J'ajustai vivement ma cravate pour la première fois de ma vie, je me composai un air de circonstance, les coudes en rond, les yeux en coulisse et la bouche en cœur, et je me préparai à leur décocher un de mes plus gracieux saluts. L'attention que j'avais apportée à ces préparatifs extraordinaires pour moi m'avait fait met-

tre en oubli le mauvais état du trottoir et le danger qu'il y avait de perdre l'équilibre. Au moment où je m'arrondissais le bras pour donner mon coup de chapeau, les deux pieds me partirent de terre et j'allai m'étendre de tout mon long aux pieds des demoiselles D*** : Je fus par conséquent la cause involontaire de leur chute à plat-ventre par-dessus moi.

Tableau ! ah ! oui ! tableau.

Le spectacle que présentait notre naufrage était des plus désolipilant et les quelques passants qui furent témoins de mon équipée s'en tenaient les côtés à deux mains. Ce qui contribua pour beaucoup à donner un caractère drolatique à cette escapade, c'est que je ne fus pas lent à me relever et que loin de faire des excuses et d'aider les demoiselles à se remettre sur pieds, je pris mes jambes à mon cou et m'éclipsai le plus vite possible. Je courrai chez ma tante où j'arrivai à bout d'haleine et dans un état pitoyable : mon costume *des dimanches* était complètement souillé de boue et j'avais perdu ma badine.

Comment les demoiselles D*** se sont-elles retirées du *pétrin*, c'est chose que je ne sais pas ; mais ce que je sais fort bien, c'est que je ne suis plus en odeur de sainteté auprès d'elles.

Depuis cette aventure néfaste, toutes les fois que je vois venir les demoiselles D***, je puis me ralonger d'une lieue pour ne pas les rencontrer.

C'est malheureux tout de même que cet accident soit venu rompre pour toujours les relations intimes qui s'étaient établies entre nous. L'aînée des demoiselles D*** ne me déplaissait pas trop et je n'avais pas l'air de lui déplaire non plus : Je lui avais même dit quelques mots doux. Enfin, sans cette échappée j'aurais peut-être embrassé le sacerdoce du mariage et à l'heure qu'il est, j'aurais peut-être assez de marmots pour réclamer du gouvernement provincial les cent arpents qu'il octroie gratuitement à tout père de douze enfants !

Mais le mauvais destin a voulu que d'une seule culbute je fis culbuter les deux demoiselles D*** et mes amours naissantes.

Quand j'y pense, je m'en mords les pouces jusqu'au sang !

* *

Je viens de relire un vieux roman publié à Paris en 1786 et intitulé *Caroline de Lichtfeld*.

J'ai rencontré dans ce bouquin une naïve chansonnette que je ne puis m'empêcher de vous faire lire :

On dit que l'amour
Ne dure qu'un jour,
Dans le mariage :
C'est des contes que cela,
Si l'on aime, on aimera
Toujours davantage.

Est-ce que le bonheur
Refroidit le cœur ?
Non pas au village :
Depuis que je suis heureux,
Le mien brûle comme le feu
Toujours davantage.

Plus content qu'un roi
Quand autour de moi
Je vois mon petit ménage,
Ma Louise et nos enfants,
Mon amour va s'augmentant
Toujours davantage.

Quoique ça ne soit pas un chef-d'œuvre de versification, ça n'est pas trop mal pour une vieille affaire.

* *

Je ne sais pas par quelle fantaisie le typographe ou le correcteur d'épreuves a parsemé à profusion une myriade (!) de virgules dans ma dernière chronique.

Ceux qui me lisent seraient-ils devenus poussifs ? Dans ce cas je ne leur apporte pas un antidote en venant *fumer* de nouveau aujourd'hui.

Et pourquoi écrire *éléphant* qui ne veut rien dire au lieu de *éléphant* ? Il est bien vrai que l'éléphant est un animal qui inspire la crainte, mais dans ma chronique il était bien inoffensif et l'on avait rien à craindre de lui puisqu'il faisait une demande en mariage. Dans ces circonstances on déploie force tendresse et l'ours endosse une peau d'agneau.

RAOUL RENAULT.

PROPOS DU DOCTEUR

BREVAGE ADOUCISSANT POUR LE RHUME.—Prenez deux onces de figues, la même quantité de raisins et de barley, une demi-once de racine de réglisse et une demi-once de graine de lin, faites bouillir le tout dans trois demiars d'eau jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une chopine, et coulez. A prendre un verre à vin matin et soir, ou chaque fois que la toux vous incommodera.

LE HOQUET.—Un de nos abonnés nous écrit :

“ Vous avez parlé il y a quelque temps, de divers moyens de faire passer le hoquet. Je vais vous en indiquer un que je n'ai pas découvert, moi non plus, mais que j'ai toujours employé avec succès. Versez trois ou quatre gouttes de vinaigre sur un morceau de sucre et avalez le tout. Ce n'est pas extraordinairement bon à prendre, mais le hoquet disparaît instantanément.”

Nous promettons à notre obligeant correspondant d'expérimenter sur nous-même à la première occasion.

LA CONSERVATION DES DENTS.—La meilleure manière de conserver sa denture, c'est de faire journalier usage d'une brosse qui ne soit pas trop rude et que l'on enduit de fine poudre de charbon imbibé d'eau. Non seulement le charbon agit comme corps dur propre au nettoyage, mais encore il décompose le tartre et la matière de la craie. Repoussez énergiquement l'usage des opiums. Il détruit l'émail des dents et provoque leur chute. Une longue expérience a prouvé l'efficacité de l'eau de fleur d'orange comme préservatif excellent de la denture. Il faut s'en rincer la bouche tous les matins. La qualité de votre haleine n'y perdra rien.

POUR AVOIR DE L'EMBOINTEMENT.—L'humanité est ainsi faite. Rares ceux qui se contentent de leur sort. Les gens gras désirent maigrir ; les personnes maigres voudraient engraisser. Que devront faire ceux-ci ? Engraisser ! c'est bientôt dit. Et le tempérance ? Il faut en tenir compte. Cependant, n'y a-t-il remède à tout ? D'aucuns le prétendent. C'est au moins vrai pour obtenir des formes. Les femmes maigres surtout en sont envieuses. Donnons-leur donc le moyen. D'autant qu'il est des plus simples. Nous ne disons pas des plus économiques. Prendre de l'exercice juste ce qu'il en faut pour entretenir la santé. Eloigner les préoccupations. Écarter les associés au régime gras. Dormir le nécessaire. Mais surtout, et ceci est l'essentiel, surtout absorber, en se levant et en se couchant, une bonne cuillerée d'huile de foie de morue.

DES SECOURS A PORTER AUX ASPHYXIÉS.—L'asphyxie est causée par la vapeur de charbon et par les gaz des fosses d'aisances. Il faut d'abord sortir le malade de la pièce où l'asphyxie s'est produite pour le placer dans une atmosphère pure : mais les sauveteurs feront bien d'aérer d'abord le local rempli de vapeurs délétères pour ne pas être victimes de leur dévouement ; aussi, ouvrez toutes grandes les portes et cassez les vitres à coups de gaulés, s'il y a danger à entrer dans la chambre. Une fois que le malade sera soustrait aux causes d'asphyxie, placez-le sur un lit ou sur un matelas à l'air ou dans une chambre dont toutes les croisées seront ouvertes. Faites éloigner les personnes inutiles. On asperge ensuite le visage d'eau froide vinaigrée ; on pratique sur le corps, au préalable dépouillé de ses vêtements, des frictions avec de la flanelle sèche ou mieux imprégnée d'eau-de-vie ou d'eau de Cologne. On approche du nez des sels anglais, du vinaigre aromatique, au besoin de l'ammoniac, mais avec précaution ; puis, comme dans le cas d'asphyxie par submersion, on pratique la respiration artificielle. Voilà quels soins il conviendra de donner en attendant l'arrivée du médecin ; celui-ci dans certains cas pourra avoir recours à une saignée, à des injections sous-cutanées d'éther, à des potions cordiales ; à des cautérisations sur la poitrine ou la colonne vertébrale, à un vomitif, mais lui seul pourra être juge de l'opportunité des moyens à employer.

LA CHAMBRE DU MALADE.—La chambre du malade doit être pourvue d'une ou de plusieurs fenêtres pour qu'il soit facile d'aérer l'atmosphère ; une cheminée sera également très utile pour assurer le renouvellement de l'air. Toutes les alcôves fermées, les chambres closes donnant sur un escalier sont malsaines.

La cheminée, avons-nous dit, est un moyen puissant de purification de l'atmosphère en hiver, l'air chaud s'échappe par le tuyau et appelle par les fentes des portes et des fenêtres de nouvelles provisions d'air extérieur ; en été, le rôle de la cheminée est moins important, la colonne d'air montante est moins puissante ; aussi faudra-t-il autant que possible ouvrir les fenêtres plusieurs fois par jour.

Si dans certaines maladies, vous craignez l'action directe de l'air sur le malade, faites placer un drap, un auvent à deux pas de la fenêtre, pour briser le courant d'air. En été, si les malades souffrent par trop de la chaleur, mettez aux fenêtres, largement ouvertes, des linges imbibés d'eau. Une légère humidité se répand ainsi dans l'air et rend la chaleur plus supportable.

La propreté de l'appartement fait encore partie du confort nécessaire au malade ; ayez soin également d'y avoir de l'ordre, de ne pas laisser traîner sur tous les meubles les flacons vides, les fioles à potions ; changez le malade souvent de linges et enlevez de la chambre tous les vêtements qu'il aura quittés ; faites-lui faire régulièrement sa toilette, pendant les maladies longues, n'attez les cheveux des femmes, pour éviter qu'ils ne s'emmêlent d'une façon inextricable. Tous ces conseils sont faciles à suivre et vous ne vous figurez pas combien les malades vous seront reconnaissants de tous ces petits riens : on se croit bien moins malade dans une chambre propre, dans un lit bien fait et dans du linge bien blanc.



Un trillion.—Il est impossible de compter un trillion. Si Adam avait compté continuellement depuis sa création jusqu'à aujourd'hui il n'aurait pas encore fini, car cela lui aurait pris 9,512 ans. A raison de 200 à la minute, 12,000 à l'heure, 288,000 par jour, et 105,120,000 dans un an.

Amusements mathématiques.—Deviner le résultat d'une soustraction dont on ignore les termes.

Une personne ayant écrit un nombre composé de 3 chiffres, on la prie d'écrire audessous le même nombre renversé puis d'effectuer la soustraction. (N.B.—Il faut naturellement observer, pour que cette soustraction soit possible, que le 1er chiffre du nombre soit plus fort que le 3me).

On lui demande alors quel est le dernier chiffre à droite du reste, et l'on peut lui dire infailliblement quel en est le reste. Solution : Avec un peu de réflexion on comprendra : 1o que le chiffre du milieu du reste est toujours 9 ; 2o que le total des chiffres de ce reste est toujours 18. Par conséquent, lorsqu'on vous aura indiqué le chiffre à droite vous y ajouterez 9, vous retrancherez ce total de 18, et le reste vous donnera le premier chiffre à gauche du reste. Vous aurez ainsi les 3 chiffres de ce reste.

Exemple : Le nombre choisi est 734.

$$734 - 437 = 297.$$

On vous dit que le dernier chiffre à droite du reste est 7 ; vous savez que le nombre du milieu est 9, ainsi 9 et 7 font 16, et 18 moins 16 est 2, donc le chiffre à gauche du reste est 2, et ce reste est bien 297.

Rois et reines de l'Angleterre.—

NORMANDS

William I	Monta sur le trône le	14 octobre.....	1066
William II	—	9 septembre.....	1087
Henry I	—	2 août.....	1100
Stephen	—	2 décembre.....	1137

PLANTAGENETS

Henry II	—	25 octobre.....	1154
Richard I	—	6 juillet.....	1189
John	—	6 avril.....	1199
Henry III	—	19 octobre.....	1216
Edward I	—	16 novembre.....	1272
Edward II	—	7 juillet.....	1307
Edward III	—	24 janvier.....	1327
Richard II	—	21 juin.....	1377

MAISON DE LANCASTER

Henry IV	—	29 septembre.....	1399
Henry V	—	23 mars.....	1413
Henry VI	—	31 août.....	1422

MAISON DE YORK

Edward IV	—	1 mars.....	1461
Edward V	—	9 avril.....	1483
Richard III	—	22 juin.....	1483

MAISONS DE LANCASTER ET YORK UNIES A LA MAISON DE TUDOR

Henry VII	—	22 août.....	1485
Henry VIII	—	22 avril.....	1509
Edward VI	—	28 janvier.....	1547
Mary I	—	6 juillet.....	1553
Elizabeth	—	17 novembre.....	1559

MAISON DE STUART

James I	—	24 mars.....	1602
Charles I	—	27 mars.....	1622

(Cromwell régna comme Lord-Protecteur du Commonwealth de 1649 à 1660).

Charles II	—	30 janvier.....	1660
James II	—	6 février.....	1685
William	—	13 février.....	1689
Mary	—	—	—
William, seul	—	28 décembre.....	1694
Anne	—	8 mars.....	1702

FAMILLE BRUNSWICK

George I	—	1 août.....	1714
George II	—	11 juin.....	1727
George III	—	25 octobre.....	1760
George IV	—	29 janvier.....	1820
William IV	—	26 juin.....	1830
Victoria	—	20 juin.....	1837

J. ALCIDE CHAUSSÉ.



J'AVAIS VINGT ANS

J'avais vingt ans ; au chemin de la vie,
Je m'en allais plein de joie et d'amour,
Tout me riait, tout me faisait envie,
A l'horizon je contemplais le jour.
Dans mon bonheur je ne rêvais qu'ivresse
Et j'étonnais de joyeux et longs chants,
Combien j'ai mais en ces temps de liesse,
J'avais vingt ans.

J'avais vingt ans ; je ne savais que faire
Des sentiments qui germaient en mon cœur,
Je confiais au vallon solitaire
Mi'le secrets qui s'exhalaient en chœur.
Un jour, alors que la belle nature
Se préparait à fêter le printemps,
Je fus épris d'une vierge bien pure,
J'avais vingt ans.

J'avais vingt ans ; je caressais le rêve
Qui désormais accompagnait mes pas,
Dans l'avenir un long bonheur, sans trêve,
M'apparait ait plein de charme et d'appas.
Aucuns soucis, nulles heures moroses,
Assombrissaient ce calme et joyeux temps,
Je ne marchais qu'au doux sentier des roses,
J'avais vingt ans.

Un peu plus tard, je vis de ma jeunesse
S'évanouir bien des songes dorés,
Je devins grave, et depuis la tristesse
Voile souvent mes souvenirs sacrés.
Fallait il donc que déjà la souffrance
Vienne mêler ses notes à mes chants,
Et fallait-il voir s'enfuir l'espérance
De mes vingt ans.

St-André d'Argenteuil, avril 1890.

LORENZO.

L'ONCLE JULES

I

Vers minuit, revenant du théâtre, je retournais chez moi. La neige était tombée dans la journée ; Montréal avait revêtu une pelisse de glace. Le froid était aigu et piquait la peau. J'étais serré dans mes habits, et les mains plongées dans mes poches, je filais rapide. Comme je prenais la rue Sainte-Catherine, je croisai un mien ami et continuai mon chemin en sa compagnie. Nous rencontrâmes un vieux pauvre à barbe blanche qui nous demanda l'aumône. Mon camarade lui donna un dollar. Je fus surpris. Il me dit : " Ecoute l'histoire suivante, et tu t'expliqueras pourquoi j'ai été si généreux".

II

" Ma famille, originaire de Québec, n'était pas riche. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand chose. J'avais deux sœurs. Chaque dimanche, nous allions faire notre tour sur la terrasse, en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs prêtes, les premières, attendaient le signal du départ. On se mettait en route avec cérémonie. Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui venaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles : Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise !... "

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille après en avoir été le terreur. Il avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père après avoir croqué sa part jusqu'au dernier sou. On l'avait alors embarqué pour les Antilles. Une fois là, mon oncle Jules s'établit marchand et il écrivit bientôt qu'il espérait dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait.

L'aînée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans, l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant se présenta enfin pour la seconde, un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à la Malbaie.

On partit. Je vois cela comme si c'était d'hier.

Mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois valises. Ma mère, inquiète, ayant pris le bras de ma sœur non mariée ; et, derrière nous, les nouveaux époux.

Le bâtiment siffla, nous voici montés et le navire quittant le quai, s'éloigna.

Un vieux matelot déguenillé, apportant des sièges aux voyageurs, passa alors tout près de nous. Mon père parut inquiet, il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement l'homme, et brusquement vint vers ma mère. Il lui dit à mi-voix : C'est extraordinaire comme cet homme ressemble à Jules... Si je ne le savais pas en bonne position aux Antilles, je croirais que c'est lui.

Ma mère effarée balbutia :

— Tu es fou, du moment que tu sais que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces histoires-là !... Elle se leva comme pour mieux voir le matelot qui était revenu, apportant de nouveaux sièges : il était vieux, sale, tout ridé. Ma mère prononça très vite :

— Je crois que c'est lui, va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout, sois prudent pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras maintenant !

Mon père s'éloigna et revint au bout de quelque temps. Il se laissa tomber sur une chaise, bégayant :

— C'est lui, c'est bien lui ! quelle catastrophe !...

Il s'arrêta sur un regard de ma mère qui lui désignait son gendre....

Nous sommes revenus par un autre bateau afin de ne pas rencontrer le misérable.—Ce mendiant à qui j'ai fait l'aumône tout-à-l'heure, c'était le frère de mon père.

JEAN DE NIVELLE.

LA MODE PRATIQUE

MODE DU JOUR

Malgré quelques essais, le vêtement de demi-longueur ne triomphera pas encore cette année. On fera toujours du court pour les visites et la promenade ; du tout à fait long pour le voyage ou les circonstances où l'on désire être enveloppée. Le genre casaque, avec manche, se dessine un peu. On fera cela, bien pris à la taille, derrière, avec des pans longs, devant, la manche bouffante, ou au contraire, toute droite et demi-longue, s'arrêtant au coude.

Un petit mantelet composé de deux pointes l'une dans le dos, l'autre sur la poitrine, reliées par des épaulettes excessivement bouffantes, genre empire sera une fantaisie " jeune".

On emploiera le velours mélangé avec la grenadine, la dentelle gansée, la laize de passe-menterie.

Pour faire léger, on doublera de tulle les manches de dentelle.

La jaquette si commode, continue à vivre. Au *omsking*, s'est-à-dire à celle qui se porte ouverte, on met cette année la manche pagode ; une autre, au contraire, très fermée, très boutonnée, a des manches de velours façon tablier d'enfant avec poignets de drap. La nouveauté la plus récente est la forme sac, devant, à col droit, mais avec la fermeture en biais, arrêté par deux seuls boutons ; un au cou, l'autre à la taille.

La coiffure est en train de subir une évolution. Elle tourne au genre grec. Les coiffures de haut style tâtonnent dans l'imitation de l'antique. Pour l'instant on n'a que des chevelures complètement mais mollement ondulées, avec pouf frisé sur le front et chignon un peu haut, tordu, d'où sort une petite mèche bouclée. Si l'on met des fleurs, c'est une *céris* assez plate. Les petites capotes sans fond s'adaptent parfaitement sur cette coiffure, à la ville. On fait beaucoup celle-ci en tulle avec papillon ou aigrettes de jais, ou bien encore, ce qui est très printanier, entièrement en fleurs.

Pour les robes, une manche nouvelle se dessine, empruntée au genre russe, remis en relief par les *Davicheff*.— Le col Médicis reparaitra aussi quelque peu.

COUSINE JEANNE.

UN CLUB DE FORT LEAVENWORTH TIRE \$5,000.—Douze membres du C. K., 13me infanterie, au Fort, viennent de recevoir, par l'entremise du Pacific Express Co., \$5,000, partie du prix de \$100,000 dans le dernier tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane. L'argent a été payé au sergent Thos. Marriott et divisé par lui entre les douze qui avaient risqué leur argent. Ils avaient mis chacun 50c pour courir leur chance, et un des six billets achetés a tiré un vingtième du prix de \$100,000.—*Leavenworth* (Kans.) Times, Janvier 30.

AVIS AUX MERES.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

28 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL

Ses lunchs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

*J. Allaire Chausseur
Architecte
No 154, Rue St Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.*

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau que extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

54, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1132

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, darts, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démancher les boutons de tout âge.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de darts.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 11.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autre bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi envoierons sans

autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garanti de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO
60 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.59
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 191 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

24317



Combien il y a-t-il de viande dans une livre de

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Justement ceci :

Une livre de Johnston's Fluid Beef contient les principes nutritifs extraits de 14 1/2 lbs du meilleur steak de bœuf.

En conséquence, une cuiller à thé (ou 1/2 once) est égale à une demie livre du steak du meilleur choix.

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

CASTOR FLUID ETABLIE EN 1870

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Culfertes.

Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots

Huile de Foie de Morue etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBLES—10

Bâtisses des Soeurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montreal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démancheaison et darts aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis

On trouvera les mêmes remèdes au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue DuMont, Sherbrooke.

THIS PAPER may be found on file at Geo. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

SANS PRECEDENT AUCUN I
Au-delà d'un Million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de L'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit :

“ Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Carl Kohn
J. A. Early

Commissionaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R.M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS,

MARDI, LE 13 MAI 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,000

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.

Les retours par maille se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN,

New-Orleans, La.
ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est Garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.

Une Plastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.

FEUILLETON "DU MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 AVRIL 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

Jean avait baissé les yeux, ses mains tremblaient, il se sentait défaillir. Sans l'obscurité, le vieil homme aurait vu le rouge de la honte lui monter au visage.

Celui-ci reprit :

"Vous êtes Canadien ?..."

—Oui, répondit Jean.

—Alors vous ne pouvez ignorer le crime qu'avait commis Simon Morgaz ?

—Qui l'ignore en Canada ?

—Personne en vérité, monsieur ! Vous êtes sans doute des comtés de l'est ?

—Oui... de l'est... du Nouveau-Brunswick.

—De loin... de très loin alors ! Vous ne saviez peut-être pas que cette maison avait été détruite ?..."

—Non !... un accident... sans doute ?..."

—Point, monsieur, point ! reprit le vieil homme. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle eût été brûlée par le feu du ciel ! Et certainement, ce serait arrivé un jour ou l'autre, puisque Dieu est juste !... Mais on a devancé sa justice ! Et, le lendemain même du jour où Simon Morgaz a été chassé de Chambly avec sa famille, on s'est rué sur cette habitation... On l'a incendiée... Puis, pour l'exemple, afin que le souvenir ne s'en perde jamais, on a laissé les ruines dans l'état où vous les voyez ! Seulement, il est interdit de s'en approcher, et personne ne voudrait se salir à la poussière de cette maison !"

Immobile, Jean écoutait tout cela. L'animation avec laquelle parlait ce brave homme montrait bien que l'horreur pour tout ce qui avait appartenu à Simon Morgaz subsistait dans toute sa violence ! Où Jean venait chercher des souvenirs de famille, il n'y avait que des souvenirs de honte !

Cependant son interlocuteur, en causant, s'était peu à peu éloigné de l'habitation maudite, et se dirigeait vers l'église. La cloche venait de lancer ses dernières volées à travers l'espace. L'office allait commencer. Quelques chants se faisaient déjà entendre, interrompus par de longs silences.

Le vieil homme dit alors :

"Maintenant, monsieur, je vais vous quitter, à moins que votre intention ne soit de m'accompagner à l'église. Vous entendriez un sermon qui fera grand effet dans la paroisse..."

—Je ne puis, répondit Jean. Il faut que je sois à Laprairie avant le jour..."

—Alors vous n'avez pas de temps à perdre, monsieur. En tout cas, les chemins sont sûrs. Depuis quelque temps, les agents parcourent jour et

nuit le comté de Montréal, toujours à la poursuite de Jean-Sans-Nom, qu'ils n'atteindront point, Dieu fasse cette grâce à notre cher pays !... On compte sur ce jeune héros, monsieur, et on a raison... Si j'en crois les bruits, il ne trouverait ici que de braves gens, prêts à le suivre !..."

—Comme dans tout le comté, répondit Jean.

—Plus encore, monsieur ! N'avons-nous pas à racheter la honte d'avoir eu pour compatriote un Simon Morgaz !"

Le vieil homme aimait à causer, on le voit ; mais, enfin, il allait prendre définitivement congé, en donnant le bonsoir à Jean, lorsque celui-ci, l'arrêtant, dit :

"Mon ami, vous avez peut-être connu la famille, de ce Simon Morgaz ?"

—Oui, monsieur, et beaucoup ! J'ai soixante-dix ans, j'en avais cinquante-huit à l'époque de cette abominable affaire. J'ai toujours habité ce pays qui était le sien, et jamais, non jamais, je n'aurais pensé que Simon en serait arrivé là ! Qu'est-il devenu ?... Je ne sais !... Peut-être

traordinaire énergie pour se contenir, pour qu'un cri d'angoisse ne s'échappât point de sa poitrine.

Et le vieil homme continuait, disant :

"Ainsi que la mère, j'ai connu les deux fils, monsieur ! Ils tenaient d'elle ! Ah ! la pauvre famille !... Où sont-ils en ce moment ?... Tous les aimaient ici pour leur caractère, leur franchise, leur bon cœur ! L'aîné était grave déjà, très studieux, le cadet, plus enjoué, plus déterminé, prenant la défense des faibles contre les forts !... Il se nommait Jean !... Son frère se nommait Joann... et, tenez, précisément comme le jeune prêtre qui va prêcher tout à l'heure..."

—L'abbé Joann ?... s'écria Jean.

—Vous le connaissez ?

—Non... mon ami... non !... Mais j'ai entendu parler de ses prédications..."

—Eh bien, si vous ne le connaissez pas, monsieur, vous devriez faire sa connaissance !... Il a parcouru les comtés de l'ouest, et partout, on s'est précipité pour l'entendre !... Vous verriez quel enthousiasme il provoque !... Et si vous pouviez retarder votre départ d'une heure..."

—Je vous suis ?" répondit Jean.

Le vieillard et lui se dirigèrent vers l'église, où ils eurent quelque peine à trouver place.

Les premières prières étaient dites, le prédicateur venait de monter en chaire.

L'abbé Joann était âgé de trente ans. Avec sa figure passionnée, son regard pénétrant, sa voix chaude et persuasive, il ressemblait à son frère, étant imberbe comme lui. En eux se retrouvaient les traits caractéristiques de leur mère. A le voir comme à l'entendre, on comprenait l'influence que l'abbé Joann exerçait sur les foules, attirées par sa renommée. Porte parole de la foi catholique et de la foi nationale, c'était un apôtre, au véritable sens du mot, un enfant de cette forte race des missionnaires, capables de donner leur sang pour confesser leurs croyances.

L'abbé Joann commençait sa prédication. A tout ce qu'il disait pour son Dieu, on sentait tout ce qu'il voulait dire pour son pays. Ses allusions à l'état actuel du Canada étaient faites pour passionner des auditeurs, chez lesquels le patriotisme n'attendait qu'une occasion pour se déclarer par des actes. Son geste, sa parole, son attitude, faisaient courir de sourds frémissements à travers cette modeste église de village, lorsqu'il appelait les secourus du ciel contre les spoliateurs des libertés publiques. On eût dit que sa voix

vibrante sonnait comme un clairon, que son bras tendu agitait du haut de la chaire le drapeau de l'indépendance.

Jean, perdu dans l'ombre, écoutait. Il lui semblait que c'était lui qui parlait par la bouche de son frère. C'est que les mêmes idées, les mêmes aspirations, se rencontraient dans ces deux êtres, si unis par le cœur. Tous deux luttèrent pour leur pays, chacun à sa manière, l'un par la parole, l'autre par l'action, l'un et l'autre également prêts aux derniers sacrifices.

A cette époque, le clergé catholique possédait en Canada une influence considérable, au double point de vue social et intellectuel. On y regardait les prêtres comme des personnes sacrées. C'était la lutte des vieilles croyances catholiques, implantées par l'élément français dès l'origine de la colonie, contre les dogmes protestants que les Anglais



Cette maison était humble et misérable.—Page 24, col. 2.

est-il passé à l'étranger, sous un autre nom, afin qu'on ne pût lui cracher le sien à la face ! Mais sa femme, ses enfants !... Ah ! les malheureux, que je les plains, ceux-là ! Madame Bridget, que j'ai vue si souvent, toujours bonne et généreuse, bien qu'elle fût dans une modeste condition de fortune !... Elle qui était aimée de tous dans notre bourgade !... Elle qui avait le cœur plein du plus ardent patriotisme !... Ce qu'elle a dû souffrir, la pauvre femme, ce qu'elle a dû souffrir !"

Comment peindre ce qui se passait dans l'âme de Jean ! Devant les ruines de la maison détruite, là où s'était accompli le dernier acte de la trahison, là où les compagnons de Simon Morgaz avaient été livrés, entendre évoquer le nom de sa mère, revoir dans son souvenir toutes les misères de sa vie, c'était, semblait-il, plus que n'en peut supporter la nature humaine. Il fallait que Jean eût une ex-

cherchaient à introduire chez toutes les classes. Les paroissiens se concentraient autour de leurs curés, véritables chefs de paroisse, et la politique, qui tendait à dégrader les provinces canadiennes des mains anglo-saxonnes, n'était pas étrangère à cette alliance du clergé et des fidèles.

L'abbé Joann, on le sait, appartenait à l'ordre des Sulpiciens. Mais ce que le lecteur ignore peut-être, c'est que cet ordre, possesseur d'une partie des territoires dès le début de la conquête, en tire, actuellement encore, d'importants revenus. Diverses servitudes, créées, principalement dans l'île de Montréal, en vertu des droits seigneuriaux qui lui avaient été concédés par Richelieu (*), s'exercent toujours au profit de la congrégation. Il suit de là que les Sulpiciens forment une corporation aussi honorée que puissante au Canada, et que les prêtres restés les plus riches propriétaires du pays, y sont par cela même les plus influents.

Le sermon, on pourrait dire la harangue patriotique de l'abbé Joann, dura trois quarts d'heure environ. Elle enthousiasma ses auditeurs à ce point que, n'eût été la sainteté du lieu, des acclamations répétées l'eussent accueillie. La fibre nationale avait été profondément remuée dans cette assistance si patriote. Peut-être s'étonnera-t-on que les autorités laissassent libre cours à ces prédications où la propagande réformatrice se faisait sous le couvert de l'Évangile ? Mais il eût été difficile d'y saisir une provocation directe à l'insurrection, et, d'ailleurs, la chaire jouissait d'une liberté à laquelle le gouvernement n'aurait voulu toucher qu'avec une extrême réserve.

Le sermon fini, Jean se retira dans un coin de l'église, tandis que s'écoulait la foule. Voulait-il donc se faire reconnaître de l'abbé Joann, lui serrer la main, échanger avec lui quelques paroles, avant de rejoindre ses compagnons à la ferme de Chipogan ? Oui, sans doute. Les deux frères ne s'étaient pas vus depuis quelques mois, allant, chacun de son côté, pour accomplir la même œuvre de dévouement national.

Jean attendait ainsi derrière les premiers piliers de la nef, lorsqu'un véhément tumulte éclata au dehors. C'était des cris, des vociférations, des hurlements. On eût dit d'une sorte de colère publique, qui se manifestait avec une extraordinaire violence. En même temps, de larges lueurs illuminaient l'espace, et leur réverbération pénétrait jusqu'à l'intérieur de l'église.

Le flot des auditeurs sortit, et Jean, entraîné comme malgré lui, le suivit jusqu'au milieu de la place.

Que se passait-il donc ?

Là, devant les ruines de la maison du traître, un grand feu venait d'être allumé. Des hommes, auxquels se joignirent bientôt des enfants et des femmes, attisaient ce feu, en y jetant des brassées de bois mort.

En même temps que les cris d'horreur, ces mots de haine retentissaient dans l'air :

« Au feu, le traître !... Au feu, Simon Morgaz ! »

Et alors, une sorte de mannequin, habillé de haillons, fut traîné vers les flammes.

Jean comprit. La population de Chambly procédait, en effigie, à l'exécution du misérable, comme à Londres, on traîne encore par les rues l'image de Guy Fawkes, le criminel héros de la conspiration des Poudres.

Aujourd'hui, c'était le 27 septembre, c'était l'anniversaire du jour où Walter Hodge et ses compagnons, François Clerc et Robert Farran, étaient morts sur l'échafaud.

Saisi d'horreur, Jean voulut fuir... Il ne put s'arracher du sol, où il semblait que ses pieds restaient irrésistiblement attachés. Là, il revoyait son père, accablé d'injures, accablé de coups, souillé de la boue que lui jetait cette foule, en proie à un délire de haine. Et il lui semblait que tout cet opprobre retombait sur lui Jean Morgaz.

En ce moment, l'abbé Joann parut. La foule s'écarta pour lui livrer passage.

Lui aussi, il avait compris le sens de cette manifestation populaire. Et, en cet instant, il recon-

nut son frère, dont la figure livide lui apparut dans un reflet des flammes, tandis que cent voix criaient avec cette date odieuse du 27 septembre, le nom infamant de Simon Morgaz !

L'abbé Joann ne fut pas maître de lui. Il étendit les bras, il s'élança vers le bûcher, au moment où le mannequin allait être précipité au milieu de la fournaise.

« Au nom du Dieu de miséricorde, s'écria-t-il, pitié pour la mémoire de ce malheureux !... Dieu n'a-t-il pas des pardons pour tous les crimes !... »

— Il n'en a pas pour le crime de trahison envers la patrie, envers ceux qui ont combattu pour elle ! », répondit un des assistants.

Et, en un instant, le feu eut dévoré, comme il le faisait à chaque anniversaire, l'effigie de Simon Morgaz.

Les clameurs redoublèrent et ne cessèrent qu'au moment où les flammes s'éteignirent.

Dans l'ombre, personne n'avait pu voir que Jean et Joann s'étaient rejoints et que, là, tous deux, la main dans la main, ils baissaient la tête.

Sans prononcé une parole, ils quittèrent le théâtre de cette horrible scène, et s'enfuirent de cette bourgade de Chambly, où ils ne devaient jamais revenir.

IX. — MAISON-CLOSE

A six lieues de Saint-Denis s'élève le bourg de Saint-Charles, sur la rive nord du Richelieu, dans le comté de Saint-Hyacinthe, qui confine à celui de Montréal. C'est en descendant le Richelieu, un des affluents les plus considérables du Saint-Laurent, que l'on arrive à la petite ville de Sorel, où le *ChAMPLAIN* avait relâché pendant sa dernière campagne de pêche.

A cette époque, une maison isolée s'élevait à quelques centaines de pas avant le coude qui détourne brusquement la grande rue de Saint-Charles, lorsqu'elle s'engage entre les premières maisons de la bourgade.

Modeste et triste habitation. Rien qu'un rez-de-chaussée, percé d'une porte et de deux fenêtres, précédé d'une petite cour, où foisonnent les mauvaises herbes. Le plus souvent, la porte est fermée, les fenêtres ne sont jamais ouvertes, même derrière les volets à panneaux pleins, qui sont repoussés contre elles. Si le jour pénètre à l'intérieur, c'est uniquement par deux autres fenêtres, pratiquées dans la façade opposée, et donnant sur un jardin.

A vrai dire, ce jardin n'est qu'un carré, entouré de hauts murs festonnés de longues parietaires, avec un puits à margelle, établi dans l'un des angles. Là, sur une superficie d'un cinquième d'acre, poussent divers légumes. Là, végètent une douzaine d'arbres à fruits, poiriers, noisetiers ou pommiers, abandonnés aux seuls soins de la nature. Une petite basse-cour, prise sur le jardin et contiguë à la maison, loge cinq à six poules, qui fournissent la quantité d'œufs nécessaires à la consommation quotidienne.

A l'intérieur de cette maison, il n'y a que trois chambres, garnies de quelques meubles—le strict nécessaire. L'une de ces chambres, à gauche en entrant, sert de cuisine ; les deux autres, à droite, servent de chambres à coucher. L'étroit couloir qui les sépare, établit une communication entre la cour et le jardin.

Où ! cette maison était humble et misérable ; mais on sentait que cela était voulu, qu'il y avait là parti pris de vivre dans ces conditions de misère et d'humilité. Les habitants de Saint-Charles ne s'y trompaient point. En effet, s'il arrivait que quelque mendiant frappât à la porte de Maison-Close—c'est ainsi qu'on la désignait dans la bourgade—jamais il ne s'en allait sans avoir été assisté d'une légère aumône. Maison-Close aurait pu s'appeler Maison-Charitable, car la charité s'y faisait à toute heure.

Qui demeurait là ? Une femme, toujours seule, toujours habillée de noir, toujours recouverte d'un long voile de veuve. Elle ne quittait que rarement sa maison—une ou deux fois la semaine, lorsque quelque indispensable acquisition l'obligeait à sortir, ou, le dimanche, pour se rendre à l'office. Quand il s'agissait d'un achat, elle attendait que la nuit ou tout au moins le soir fût venu, se glissait à travers les rues sombres, longeait les maisons, entraînait rapidement dans une boutique, parlait

d'une voix sourde, en peu de mots, payait sans marchander, revenait, la tête basse, les yeux à terre, comme une pauvre créature qui aurait eu honte de se laisser voir. Allait-elle à l'église, c'était dès l'aube, à la première messe. Elle se tenait à l'écart, dans un coin obscur, agenouillée, pour ainsi dire rentrée en elle-même. Sous les plis de son voile, son immobilité était effrayante. On aurait pu la croire morte, si de douloureux soupirs ne se fussent échappés de sa poitrine. Que cette femme ne fût pas dans la misère, soit ! mais c'était assurément un être bien misérable. Une ou deux fois, quelques bonnes âmes avaient voulu l'assister, lui offrir leurs services, s'intéresser à elle, lui faire entendre des paroles de sympathie... Et alors, se serrant plus étroitement dans son vêtement de deuil, elle s'était vivement reculée, comme si elle eût été un objet d'horreur.

Les habitants de Saint-Charles ne connaissaient donc point cette étrangère—on pourrait dire cette recluse. Douze années avant, elle était arrivée dans la bourgade, afin d'occuper cette maison, achetée pour son compte, à très bas prix, car la commune, à laquelle elle appartenait, voulait depuis longtemps s'en défaire et ne trouvait pas acquéreur.

Un jour, on apprit que la nouvelle propriétaire était arrivée la nuit, dans sa demeure, où nul ne l'avait vue entrer. Qui l'avait aidée à transporter son pauvre mobilier ? on ne savait. D'ailleurs, elle ne prit point de servante pour l'aider à son ménage. Jamais, non plus, personne ne pénétrait chez elle. Telle elle vivait alors, telle elle avait vécu depuis son apparition à Saint-Charles, dans une sorte d'isolement cénobitique. Les murs de Maison-Close étaient ceux d'un cloître, et nul ne les avait franchis jusqu'alors.

Du reste, les habitants de la bourgade ne cherchèrent point à pénétrer dans la vie de cette femme, à dévoiler les secrets de son existence ? Durant les premiers jours de son installation, ils s'en étonnèrent un peu. Quelques commérages se firent sur la propriétaire de Maison-Close. On supposa ceci et cela. Bientôt, on ne s'occupa plus d'elle. Dans la limite de ses moyens, elle se montrait charitable envers les pauvres du pays—et cela lui valut l'estime de tous.

Grande, déjà voûtée plus par la douleur que par l'âge, l'étrangère pouvait avoir actuellement une cinquantaine d'années. Sous le voile qui l'enveloppait jusqu'à mi-corps, se cachait un visage qui avait dû être beau, un front élevé, de grands yeux noirs. Ses cheveux étaient tout blancs ; son regard semblait imprégné de ces larmes ineffaçables qui l'avaient si longtemps noyé. A présent, le caractère de cette physionomie, autrefois douce et souriante, était une énergie sombre, une implacable volonté.

Cependant, si la curiosité publique se fût plus étroitement appliquée à surveiller Maison-Close, on aurait acquis la preuve qu'elle n'était pas absolument fermée à tout visiteur. Trois ou quatre fois par an, invariablement la nuit, la porte s'ouvrait tantôt devant un, tantôt devant deux étrangers, qui ne négligeaient aucune précaution pour arriver et repartir sans avoir été vus. Restaient-ils quelques jours dans la maison, ou seulement quelques heures ? Personne n'eût été à même de le dire. En tout cas, lorsqu'ils la quittaient, c'était avant l'aube. Nul ne pouvait se douter que cette femme eût encore quelques relations avec le dehors.

C'est précisément ce qui advint vers onze heures, dans la nuit du 30 septembre 1837. La grande route, après avoir traversé le comté de Saint-Hyacinthe, de l'ouest à l'est, passe à Saint-Charles et se poursuit au delà. Elle était déserte alors. Une profonde obscurité baignait la bourgade endormie. Aucun habitant ne put voir deux hommes redescendre cette route, se glisser jusqu'au mur de Maison-Close, ouvrir la barrière de la petite cour, qui n'était fermée que par un loquet, et frapper à la porte, d'une façon qui devait être un signal de reconnaissance.

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt. Les deux visiteurs entrèrent dans la première chambre de droite, éclairée par une veilleuse, dont la faible lumière ne pouvait filtrer à l'extérieur.

(*) C'est en 1854 seulement que le Parlement du Canada vota le rachat facultatif de ces charges ; mais nombre de propriétaires, fidèles aux anciens usages, les acquittent encore entre les mains du clergé sulpicien.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 19 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Marguerite ne voulut point passer l'été à Malpalu. Antoine l'emmena en voyage avec sa tante. Ils ne revinrent qu'au début de l'automne. Ce fut à ce moment que Georges de Cheverny, que les deuils successifs de Marguerite avaient un peu éloigné, reparut rue de Courcelles. Et ce fut à ce moment aussi que recommencèrent les angoisses de Marguerite.

Georges l'aimait de plus en plus. Elle savait que son plus ardent désir était de l'avoir pour femme. Et enfin Antoine lui apprit un soir que le jeune officier avait officiellement demandé sa main. Atterrée, Marguerite se taisait, les yeux fixés, les mains nerveusement crispées.

—Que lui répondrai-je de ta part ? dit Antoine.

—Tu sais bien que je ne puis pas me marier !

—Pourquoi ? dit-il avec une surprise admirablement jouée.

—Oh ! mon Dieu, est-il besoin de rappeler cette lamentable histoire de mon mariage secret et de la mort de mon mari. Je ne puis et ne veux me marier, pas plus avec M. de Cheverny qu'avec tout autre. Et j'ajoute que M. de Cheverny est digne en tous les points de l'amour d'une jeune fille.

Antoine la considéra longuement en silence. Ils étaient dans un petit salon de l'hôtel de la rue de Courcelles. La rue est tranquille. A peine quelques voitures. Deux lampes brûlaient sur la cheminée et la lumière était tamisée par des abat-jour de dentelles. Il approcha une chaise du fauteuil où Marguerite était assise et il s'assit lui-même en face d'elle.

—Causons ! dit-il.

Alors, sans autre préambule, il lui raconta comment la fortune de la maison de Pontalès avait été sauvée par le sacrifice de la fortune de Cheverny, le père de Georges ; il lui raconta comment et dans quelles tragiques circonstances l'honneur même de Pontalès avait été sauvé. Et ce n'était plus sa fortune que Cheverny avait sacrifiée, c'était sa vie. Cheverny était mort pour Pontalès, mais en mourant, il avait exigé que Marguerite épousât Georges. Et longuement, donnant tous les détails, Antoine mit Marguerite au courant des moindres faits.

Marguerite apprit ainsi qu'elle n'était plus libre moralement, depuis longtemps ; que sa main donnée à Georges sauverait l'honneur de sa famille, puisque, si elle se refusait à ce mariage, l'honneur de son père serait livré à la risée publique et à la honte. Elle apprit enfin qu'en la donnant au fils du général, son père avait voulu payer une dette de reconnaissance doublement sacrée. Et Antoine ajouta, en terminant :

—J'avais promis à M. de Cheverny, j'avais promis à mon père que tu serais la femme de Georges. Je tiendrai parole. Le déshonneur de mon père retomberait sur moi qui suis le chef de la famille. Et tu devines que mon avenir serait perdu. Or, cet avenir, je le rêve brillant. Eh bien, je ne veux pas que ta volonté de petite fille vienne mettre obstacle à mon rêve.

Elle releva la tête sur ce dernier mot :

—Tes projets d'avenir m'intéressent fort peu, mon frère, et crois bien qu'ils ne seraient pas d'un lourds poids s'ils devaient contrebalancer ma volonté. Bien que tu n'aies pas tué Julien, je te considère quand même comme son meurtrier, et bien que tu prétendes être innocent de l'abandon de mon pauvre enfant, je t'en rends et tu en es responsable. Tu porteras donc éternellement cette double infamie. Mais la navrante histoire que tu

viens de me raconter m'a profondément troublée. Si je cède quelque jour, ce ne sera point par souci de tes menaces et pour te plaire, ce sera parce que je me rappellerai mon père qui m'aimait et ma mère aussi. Laisse-moi j'ai besoin d'être seule.

Malgré son audace et sa cruauté, Antoine parut surpris. Cette énergie d'une fillette qu'il était habitué à dompter le démontait. C'est qu'il ne réfléchissait pas que ce n'était plus une fillette qu'il avait devant lui, mais une mère !

Cependant, cet entretien, en révélant à Marguerite ces faits qu'elle ne soupçonnait pas, l'avait plongée dans une terrible alternative. Toute sa vie passait devant elle en cet instant. Qu'allait-elle faire ? Et dans sa tête se livrait un douloureux combat, au fur et à mesure qu'elle évoquait le souvenir de Julien et de son fils ; au fur et à mesure qu'elle se rappelait la menace du déshonneur qui pesait sur sa famille.

Le lendemain Antoine lui demanda :

—As-tu réfléchi ?

—Oui.

—Eh bien, tu acceptes ? que dois-je répondre à Georges ?

—Rien. Laisse-moi quelques jours encore. Je ne puis me faire à l'idée de tromper cet honnête homme. Je suis indigne de lui. Ne vois-tu pas que ce serait abominable, ce mariage ? le père de Georges s'est dévoué pour nous, et pour lui témoigner notre reconnaissance, que faisons-nous ? Une action honteuse, entre toutes. Nous abusons de sa confiance. Nous trompons un honnête homme. Il croira épouser une jeune fille et celle qui deviendra sa femme est veuve. Non, mon frère, je ne puis répondre encore à M. de Cheverny. Je ne me sens pas encore le courage de jouer devant lui cette horrible comédie. Peut-être le courage me viendra-t-il. En attendant, laisse-moi, laisse-moi !

Il s'éloigna. Il n'insistait plus. Il était certain, désormais, qu'elle accepterait. Le combat dura longtemps, dans le pauvre cerveau surexcité de la jeune femme. Ah ! si elle avait pu se confier à quelqu'un, demander un conseil. Mais elle n'avait personne autour d'elle. Antoine seul était là toujours.

Car la tante, depuis quelque temps, dépérissait. Elle ne quittait plus son lit. A Malpalu, elle eût vécu quelques années encore. La vie de Paris l'avait tuée. Son intelligence s'était obscurcie, alourdie. Entre elle et Marguerite on eût dit qu'il y avait maintenant un voile qui s'épaississait de plus en plus. Et c'était bien un voile, celui que peu à peu la mort étendait entre elles. Marguerite s'en rendait bien compte. Elle fit pourtant une tentative.

—Tante, dit-elle, en prenant une des mains de la vieille et en la serrant doucement, tante, j'ai grand besoin de vous demander conseil.

L'infirme la considéra longuement. On eût dit qu'elle ne la reconnaissait pas.

—Tante, c'est moi, Marguerite. J'ai besoin de votre affection. Vous avez remplacé pour moi ma mère en des événements tragiques et je voudrais vous entendre aujourd'hui me dicter la conduite qu'il faut que je suive.

—Ah ! dit la vieille, tu as besoin de moi ?

—Oui.

—Et que veux-tu ? Comment te servirais-je ?

—Mon frère m'ordonne d'épouser Georges de Cheverny.

—Je le connais. C'est un honnête garçon, doux et distingué.

—Mais je ne puis l'épouser.

—Pourquoi ?

—Vous ne vous souvenez donc pas ? Julien : Julien Rémondet ?

—Julien Rémondet ? dit-elle, cherchant.

Elle essayait de se rappeler. A la fin, secouant la tête :

—Non, je ne sais pas.

—Oh ! tante ! tante ! dit-elle en sanglotant, je n'avais que vous et vous m'abandonnez !

—Pourquoi pleures-tu ?

—Parce que vous avez cessé de m'aimer !

Elle resta silencieuse. Ce mot, pourtant, ne l'avait point frappée, n'avait pas traversé l'inertie de son cerveau. Car elle dit, hochant la tête :

—Tu crois, fillette, tu crois ?

—J'en suis sûre.

Elle ne dit qu'un mot, gravement, avec le même mouvement de tête :

—Ah !

Et ce fut tout. Elle ne comprenait plus. Alors découragée, infiniment désolée, Marguerite la laissa. Elle résista un mois encore, cependant. Quelque chose en elle se révoltait à la pensée de tromper Georges de Cheverny, Georges si loyal, et qui l'aimait si tendrement. Puis tirillée par son frère, éperdue, sans secours, roulant dans la vie qui lui était faite, comme un corps bousculé par les vagues d'un torrent, elle fut vaincue. Et quand, pour la dixième fois, Antoine lui demanda :

—Que dois-je répondre à Georges ?

—Dis-lui que je serai sa femme.

Et, Antoine parti, Marguerite achevait, pour elle-même, en essuyant ses yeux.

—Je serai sa femme, et jamais personne au monde ne sera entouré d'un plus grand dévouement.

Deux mois après, Marguerite de Pontalès devenait la femme du lieutenant Georges de Cheverny.

Fin du prologue

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

I

Le père Routard avait quitté le carrefour de la forêt de Russy le matin même, le lendemain du jour où Marjolaine était revenue si heureuse de son étrange trouvaille. L'aube n'avait point paru encore que déjà l'âne était attelé à la voiture, prêt à partir. La veille, le rétameur avait fini son ouvrage, avait reporté dans les maisons du hameau et les fermes voisines ses cuillers, étincelantes, ses fourchettes, ses casseroles brillantes comme de l'argent nouveau, de telle sorte que rien ne le retenait plus dans le pays.

La charette traversa Chambord au petit trot de l'âne, point étonné d'une si matinale promenade, il y était habitué de longue date. Routard ne s'arrêta que pour déjeuner, fuyant Chambord, fuyant la forêt, fuyant ceux qui ayant voulu la mort du petit, pouvaient poursuivre et atteindre le brave homme qui l'avait recueilli et pris sous sa protection. Car c'était la seule raison de son départ, de sa fuite plutôt.

Lorsque, faible devant les larmes et les cris de Marjolaine, tout attendri devant ce bébé mourant de froid dans ses langes, sous l'âpre bise de décembre, lorsqu'il eut résolu de le ramener, de l'adopter, il n'eut qu'une idée, celle de s'éloigner au plus tôt. Et il n'eut garde de révéler à qui que ce fût l'aventure qui le faisait père d'un garçon qui lui tombait du ciel. Excellent homme et cœur d'or sous une rude et vulgaire enveloppe, il aimait déjà l'enfant, alors même que sous l'édrédon du petit lit de Marjolaine, l'abandonné, bleu de froid, grelottait encore. Il avait tout de suite envisagé la situation :

—Cet enfant est victime. On veut sa disparition. Qu'il disparaisse donc. Je l'emporte ; en l'emportant, je l'arrache à ses ennemis, car il a des ennemis, le pauvre, et je le sauve. Si je vais faire quelque part une déclaration quelconque, c'est le livrer, et le livrer, c'est le perdre !

Il gratta la rude tignasse noire et ébouriffée qui lui servait de chevelure. Une hésitation lui venait.

—Je devrais déclarer cet enfant ! Je devrais tout dire !

Alors, il resta perplexe. Toutes ces réflexions lui passait à l'esprit, alors qu'il était couché sur son matelas, dans la petite voiture. Autour de lui, le vent gémissait et parfois les rafales étaient si fortes qu'elles ébranlaient le véhicule. Par les belles nuits d'été, l'âne, ami de cette famille nomade, couchait dehors, au tronc d'un arbre. Mais, l'hiver, Routard trouvait place, pour la bonne bête, dans quelque remise ou dans quelque grange.

Il avait bien envie de dormir, la journée ayant été dure et la soirée pleine d'émotions, mais le sommeil le fuyait obstinément. Sur son matelas,

il se tournait et se retournait comme sur un gril, ne trouvant jamais la place bonne. Un rideau en serge rouge, tendu sur une tringle de fer le long de laquelle il glissait des anneaux de cuivre, s'éparait son matelas du petit lit de sa fille. Marjolaine, couchée avec le bébé, ne dormait pas non plus. Elle entendait son père qui souvent, comme tout les gens habitués à vivre seuls, parlait tout haut.

—Tu ne dors pas, père ?

—Toi non plus, morveuse, à ce qu'il paraît ?

—Moi je réchauffe le petit, si tu savais comme il est gentil.

—Ah ! ah ! comment le vois-tu ? il fait plus noir que chez le diable,

—Je ne le vois pas, mais il m'a pris un doigt dans sa petite main et il le serre de toute ses forces.

—C'est bon, c'est bon, tu ferais mieux de dormir.

Il se fit un silence assez long. On eût dit que dans l'humble et chancelante demeure de ces nomades, le sommeil était enfin descendu, mais Marjolaine et Routard avaient toujours les yeux ouverts.

—Je devrais déclarer cet enfant ! répétait Routard.

Il avait parlé haut.

Derrière le rideau de serge, la petite voix de Marjolaine :

—Père, je voudrais bien te demander...

—Veux-tu t'endormir, moutard !

—Si tu le declares, est-ce qu'il lui arrivera du mal, au petit ?

—Sûrement. Et pas avant qu'il soit vingt-quatre heures.

—Ah ! dit-elle effrayée.

Et Routard l'entendit qui se remuait en son lit. S'il n'avait pas fait nuit noire, si le rideau n'avait pas été tiré, il aurait vu sa fille entourer ce chétif, elle presque aussi faible et aussi chétive, d'un brusque enlacement de ses bras.

—Alors, père, il ne faut pas le déclarer, dit-elle.

Routard haussa ses robustes épaules.

—Gosse, va ! Elle a raison après tout. C'est décidé, je ne dirai rien.

Et comme si cette résolution enfin prise lui avait enlevé un fardeau énorme de la conscience, il s'endormit tout à coup, profondément. Il n'eut pas d'autres hésitations.

Et le lendemain, dans l'après-midi, l'âne trotta sur les routes blanches de neige, pendant que Marjolaine faisait boire à l'enfant un peu de lait tiédi et le rétameur demandait, grossissant sa voix, comme s'il était encore mécontent, mais au fond attendri par le joli spectacle de la fillette donnant au bébé des soins maternels :

—Enfin, quel nom aura-t-il, cet enfant !

—Ton nom, père, tu t'appelles Jacques, il y en a pas de plus beau.

—Mon nom ! Pas de plus beau ! Flatteuse, va !

—Oui père, il s'appellera Jacques.

—Après tout, ce nom-là en vaut bien un autre.

—Mais il faudra le faire baptiser.

Le père Routard gratta sa crinière. La question l'embarassait.

—Sûrement, dit-il, sûrement. Mais nous avons le temps. Laisse-moi respirer. Il faut que je trouve une histoire. Et puis, tu sais bien, dans ton catéchisme que tu commences à épeler, il y a que, en cas de nécessité, toute personne peut baptiser. Donc, c'est bon.

Il délaissa, le brave rétameur, bien des hameaux et bien des villages où il avait, depuis longtemps, l'habitude de s'arrêter. C'était autant d'argent perdu, pour lui, puisque c'était de l'ouvrage négligé. Mais peu lui importait. L'ouvrage courait après lui et si pauvre qu'il fût, si misérablement qu'il vécut, il possédait déjà quand même quelques mille francs destinés plus tard à Marjolaine.

Dans toute la journée du lendemain, celle-ci ne s'occupa que du petit frère que le hasard lui envoyait. Et vraiment elle déployait, cette enfant, une intelligence de femme. Toutes les mères comprendront le dénuement dans lequel elle se trouvait, tout à coup, avec ce bébé dont il fallait changer les langes et pour lequel rien n'était prêt.

Le père Routard acheta des flanelles, des langes et des serviettes dans la première ville que l'âne

rencontra sur son chemin, car l'âne semblait obéir à sa propre volonté, depuis le grave événement qui s'était passé dans l'intérieur. Et quand Marjolaine défit les langes, anxieusement croisés par la vieille tante Pontalès, au château de Malpalu, bien inhabile en ces soins, la chère petite, elle jeta tout à coup un cri de surprise en se précipitant vers Routard qui la regardait.

—Eh bien, quoi ? dit le rétameur.

La petite tendit sa main. Dans sa main se trouvaient une médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur, toutes deux tombées des langes. Julien Rémondet, poussé peut-être par le pressentiment de la mort prochaine qui le menaçait, les y avait introduites, alors qu'il s'enfuyait du château.

La croix ressemblait à tous les autres insignes du même genre. Mais la médaille, frappée d'une balle sur un côté, était toute bossuée. Le morceau n'était pas enlevé et la balle avait dû dévier. La médaille de l'honneur militaire avait garanti d'une mortelle blessure la noble poitrine de Rémondet qui l'avait portée.

Routard les prit, les examina et les enferma soigneusement dans un tiroir. Déjà, lui-même, dans la matinée, il s'était livré à quelques observations. Nos lecteurs se souviennent que Routard avait ramassé, dans la forêt de Russy, un pistolet tombé du manteau de Julien Rémondet. C'était l'arme dont le pauvre garçon n'avait pas eu la force de se servir pour sauver sa vie et celle de l'enfant de Marguerite. Antoine de Pontalès, dans l'horreur du crime qu'il commettait en abandonnant le petit, avait oublié ce pistolet.

Routard le retira d'un tiroir où il l'avait serré la veille. Il l'examina attentivement. C'était une très belle arme, bien en main, admirablement montée, ornée de gravures et de damasquinures très riches. Le canon portait le nom de l'armurier habile de la maison duquel l'arme sortait : "*Claudin, armurier, Paris.*" Sur un écu en or placé à l'extrémité de la crosse, un peu au-dessous, étaient les initiales suivantes : A. P.

Sur les initiales, une couronne de comte. Dans la couronne, la devise des Pontalès, qui semblait, sur cette arme, particulièrement à sa place, puisqu'elle s'adressait aussi bien à coup d'œil du tireur, qu'au caractère de la famille de Pontalès, de tout temps renommée pour sa loyauté. Cette devise était : TOUJOURS DROIT.

Avec ces indications et un peu de prudence, il eût été facile au père Routard de retrouver le propriétaire de l'arme de pénétrer peut-être à la longue le mystère cruel qui entourait la naissance et l'abandon du petit Jacques et la mort de Julien Rémondet.

—Cela me servira sans doute quelque jour, se dit-il, mais puisque l'enfant court un danger, le plus pressé n'est pas de chercher d'où il vient.

Au fond, cela lui était égal. Qu'il fût fils de comte, ou simplement fils d'un des charbonniers de la forêt de Russy, l'enfant avait pour lui le même intérêt et il avait pour l'enfant la même affection.

Lorsque le petit âne, ayant vigoureusement troqué, s'arrêta le soir à la porte d'une auberge isolée sur la grand-route de Bourges, Routard put se dire que désormais Jacques lui appartenait. Son histoire était toute prête, pour répondre aux curieux qui s'étonneraient de voir le nouveau-né. Comme on ne le connaissait pas, en ce coin de France où il se dirigeait exprès, il raconterait qu'il venait de perdre sa femme, lui laissant ce bébé sur les bras. Et il était bien sûr que Marjolaine ne le démentirait point. Ce fut ce qu'il dit partout et on le crut.

Quand il se jugea assez loin de la forêt de Russy, il reprit son métier et la voiture arrêtée au coin d'un bois, il s'en alla, la hotte sur le dos, chercher les casseroles et les cuillers dans les fermes et dans les hameaux. Et chargé lourdement, pliant sous le poids du fardeau dont l'étrange et cliquetante musique rythmait le bruit de ses pas, il reprenait bien vite le chemin de son chez lui, non plus seulement ramené, à présent, par l'affection de Marjolaine, mais pris peu à peu, et jusqu'aux entrailles, par ce petit inconnu pour lequel il allait falloir peiner un peu plus, avoir rudement froid aux mains l'hiver et suer l'été. Mais

bast ! il était heureux et chantonnait toute la journée. Du plus loin que Marjolaine l'apercevait, quand il revenait, la hotte chargée, elle accourait.

—Père, il va bien, il a bien bu. Je l'ai changé deux fois. Figure-toi, on dirait qu'il essaye de rire.

Et lui, la figure sauvage, où roulaient d'énormes et bons yeux :

—Tu crois qu'il essaye de rire ?

—Sûr ?

Alors il jetait bien vite sa hotte, qui tombait sur le sol avec des bruits retentissants, et il pénétrait dans la voiture. Tous les jours c'étaient les mêmes scènes, et tous les jours le rétameur s'attachait à l'enfant davantage.

—C'est dommage que je ne sois pas riche, disait-il souvent, car ça ne serait qu'un plaisir d'élever ce gosse.

Et alors, lorsque ces idées lui venaient, et elles ne lui venaient que lorsque le travail chômait, il pensait à un frère qu'il avait, qui était parti on ne savait où pour faire sa fortune, pendant sa première jeunesse. Ce frère était allé à Java, d'où il avait écrit à la mère Routard, encore vivante dans ce temps-là. Quelques années après, nouvelle lettre. César était en Australie. Deux ans après, troisième lettre : César était en Amérique. A partir de ce moment, on ne reçut de lui aucune nouvelle.

—Est-il mort ? Est-il vivant ? Est-il pauvre ? A-t-il fait fortune ? Il était vigoureux, rusé et patient. Ça ne serait pas impossible qu'il eût réussi se disait Routard.

Il forgeait des rêves chimériques. Il se représentait César revenant tout à coup, avec des monceaux d'or et ils vivaient tous de leurs rentes. Et Marjolaine et Jacques étaient envoyés en pension, devenaient très instruits, se mariaient richement. Et lui, Routard, n'eut plus rétamé qu'en famille, non plus pour vivre, mais simplement pour les besoins de la cuisine de son frère.

A force de vivre misérablement, ne dépensant suivant le sage précepte que cinquante centimes quand il avait gagné vingt sous, il avait bien réalisé quelques petites économies dans ses courses vagabondes. Il en profita pour venir s'installer dans le Puy-de-Dôme, non point là où il était né, où il était connu, où l'on pouvait s'étonner de l'existence de Jacques, mais très haut dans la montagne, en un rude et beau pays à l'air salubre, pas très loin du village de Villars qui est un des points culminants de la chaîne des monts Dômes. Il acheta un cheval, une voiture plus commode. Et ce fut ainsi qu'il vécut entre sa fille et son fils d'adoption, heureux, économe, ne songeant qu'à l'avenir des petits. Ce fut là qu'il mourut presque subitement, sans douleur, laissant à Marjolaine une vingtaine de mille francs.

II

Le coup fut rude pour les deux enfants. Marjolaine avait alors vingt-deux ans et Jacques allait atteindre sa dix-huitième année. Leur enfance avait été heureuse au possible, à côté de ce brave homme, maintenant disparu. Routard n'avait pas eu d'autre ambition pour Jacques que celle de lui donner le métier qui l'avait lui-même fait vivre, durement mais honnêtement, toute sa vie. Le soir où il l'apporta dans ses bras à Marjolaine, au carrefour de la forêt de Russy, il s'était écrié comiquement, avec un large sourire éclairant sa face barbue :

—La bêtise est faite. Voilà un rétameur de plus !

Et quand l'enfant n'eut plus rien à apprendre à l'école, il l'installa devant le réchaud, le couteau et la louche de fer à la main, un tablier de cuir sur la poitrine et lui dit :

—Fais comme ton père. Rétame.

Mais l'école lui avait donné le goût de l'étude. Son intelligence s'était développée, en même temps qu'à l'air vif et pur et par les froids rigoureux de ces montagnes sa force physique s'était accrue. Marjolaine lui achetait des livres en cachette du père, quand elle descendait à la ville, une fois ou deux par an. C'étaient des livres d'histoire, de géographie, de sciences qu'il dévorait, dans les rares moments que ne lui prenait point son travail.